

sera donc pour le mieux, si cette jeunesse consent à s'annuler, à s'éteindre, à s'amortir.

Noble carrière où notre *Jeunesse dorée*, où nos *Lions* vont grand train ! Cette dénomination quadrupède est portée avec orgueil par les successeurs des *incroyables*, des *merveilleux*, des *beaux* d'un autre tems. Dans l'espèce féminine, nous avons des *lionnes*, des *panthères*. Il semble que la ménagerie ait fait invasion dans la société humaine.

Hélas ! nos pauvres lions n'ont rien de royal dans leur crinière.

Jamais, sans doute, on n'a vu éclipse aussi totale de ces qualités vives, gracieuses, brillantes, de cette fraîcheur morale, de cet élan de l'âme, apanages si beaux, attribués d'ordinaire à la jeunesse, et que l'éducation du collège, telle qu'elle existe sous nos philosophes, est peu propre à lui conserver. Nous avons des vieillards de vingt-cinq ans, blafards, usés, ennuyés, ne sachant où s'adresser pour retrouver quelques sensations. Des jeunes gens pourvus de tous les avantages de la richesse, de la position, ne voient dans cet heureux partage, que le privilège d'une dégradante oisiveté. Et cependant, en dehors même des carrières publiques, on peut se faire, avec de la fortune, une place si honorable, si utile, si digne d'envie !

Quelles sont les occupations de la *Jeunesse dorée* ? L'amour est remplacé par la corruption à froid et les faciles plaisirs. Eu fait de société de femmes, Mme de Sévigné aurait beau ouvrir son salon ; elle serait délaissée pour quelque *panthère* de bas aloi, auprès de laquelle l'esprit et le cœur n'ont pas de frais à faire.

L'art, le domaine de l'intelligence ? Tenez, voilà des jockeys, voilà des maquignons ! Quelle gloire pour un fils de famille d'inventer un nom de jument bien baroque, de se transformer lui-même en maquignon, en jockey, de parler le patois des écuries britanniques comme un groom de New-Market ou d'Epsom !

A Paris, il est un seul genre de spectacle qui, maintenant, offre des chances de succès à peu près certaines : c'est celui qui ne demandera aucun effort d'esprit, celui qui sera le plus grossièrement matériel : des exhibitions de bêtes ou de monstruosité, des luttes de chevaux et de coureurs. Jamais on n'avait vu les coureurs et les chevaux en si grand honneur, depuis le Bas-Empire. Nous en serons bientôt à la faction des *cochers verts* et des *cochers bleus*, comme à Byzance.

A ce propos, n'avons-nous pas vu dernièrement, dans les journaux, l'histoire d'un bien beau pari, entre gens du grand monde, vraiment ! Il s'agissait d'aller à pied à Versailles, d'y boire un certain nombre de bouteilles de vin et de revenir de même, dans un espace de tems donné. N'est-ce pas là quelque chose de fort spirituel et de fort intéressant ?

Le prix proposé était digne du reste : mille cigares ! Les gentilshommes d'autrefois ne se seraient pas avisés de cet enjeu-là. Ils pariaient tant de louis ou de pistoles. Mille cigares ! comme cela sent bien sa régence de 1845 ?

Il est vrai que l'illustre M. Munoz a bien fait accepter à M. le duc de Nemours (noble épisode d'un voyage princier) un cadeau de *six mille cigares*, monnaie courante, à ce qu'il paraît, du beau monde d'aujourd'hui. Nous plaignons sincèrement les princesses de la cour citoyenne, si elles sont forcées de respirer jusqu'au bout le parfum de ce présent distingué.

On a raconté, sans que l'anecdote ait été démentie, comment, à Bordeaux, M. le duc d'Angoulême a daigné recevoir l'archevêque dans une pièce toute saturée de vapeurs d'estaminet, et a trouvé fort drôle d'embarasser d'un cigare la bouche et le cœur de certain président, meilleur courtisan que fumeur. De la part d'un magis-

trat de la vieille roche, cette plaisanterie eût valu quelque bonne et utile leçon au jeune prince qui aurait cru marcher ainsi à la tête de la génération nouvelle.

Nos lions ont ressuscité le lansquenet. En fait d'exhumations d'un autre âge, le lansquanet était mieux à la taille du régime actuel que les traditions de Steinkerque et de Fontenoy. Encore ce lansquenet bâtarde et dégénéré ressemble-t-il à celui d'autrefois, comme M. Bugeaud ressemble au maréchal de Turenne.

Mais voici le *nec plus ultra* des plaisirs de la *Jeunesse dorée*, le plus délirant témoignage de sa gaité. Cette joie suprême, elle consiste à se rendre ignoble, sale, dégoûtant au-delà de toute expression. Ce goût est bizarre, mais il existe, comme une éclatante confirmation de cet adage connu, que *tous les goûts sont dans la nature*.—Pauvre nature !

Les folles nuits de la régence offraient, au moins, dans leur licence, une sorte de bon ton : on était *roué* ; mais on voulait rester toujours grand seigneur. Alors, c'était à qui serait brillant et magnifique ; les marquis joueurs et libertins, que la comédie mettait en scène, se piquaient de conserver, jusqu'au sein de l'orgie, les allures, le langage de l'homme comme il faut ; leur *débrillé* même avait sa distinction et sa grâce. A leur tour les *incroyables* de 1796 tâchaient de se faire beaux et élégans, selon les modes de leur époque.

Aujourd'hui, c'est autre chose : nous assistons à un spectacle d'aberration abjecte qui ne s'était jamais vu. C'est un des jours gras. L'opéra donne bal. Le bal de l'opéra ! Quels souvenirs de saillies fines et piquantes, de spirituelles épigrammes en paroles et en costumes ! Où est-il, ce beau monde tout de soie, de velours, de paillettes, l'élite de la ville et de la cour ? Cherchons cet esprit, ces belles manières que s'efforçaient de copier toutes les sociétés de l'Europe !

Or, contemplez un peu tous ces êtres accoutrés des déguisemens les plus vulgaires, les plus bas, qui se démènent convulsivement comme des démoniaques. Ecoutez, se mêlant à l'orchestre frénétique, ces cris inarticulés, ces hurlemens qui tiennent beaucoup plus de la bête que de l'homme. Que vous semble le bal de l'opéra sous le règne et l'influence de la révolution de juillet ?

On a raillé souvent les petits qui tâchent mal à propos de se grandir, l'homme du peuple, le paysan qui veut faire le *monsieur*, et qui n'arrive qu'à une gauche caricature. C'est là un ridicule, un fâcheux travers ; mais enfin, on comprend la vanité qui aspire à s'élever ; conçoit-on celle qui met sa gloire à se rabaisser au niveau des êtres les plus flétris ? On rit du beau phraseur de village qui estropie burlesquement la langue des salons ; mais que dire de l'homme bien né qui applique à son usage l'argot infame des bagnes et des lieux suspects ?

A cet égard, la presse du juste-milieu peut revendiquer l'honneur d'avoir fait école. Les *Mystères de Paris* ont grandement propagé l'idiôme des galériens : c'est un succès dont les *conservateurs* ont le droit de s'enorgueillir. Ils ont vanté la poésie du forçat et de la prostituée : ils ont, dans le *Juif-Errant*, tracé la théorie pittoresque des danses obscènes. Oh ! les vertueux instituteurs de la jeunesse ! Oh ! les glorieux conducteurs d'une grande nation !

Il y a dix ou douze ans, nous eûmes le mémorable épisode de Grandvaux. Ici, la *Jeunesse dorée* avait de quarante à soixante ans ; elle appartenait à la haute sphère politique. Tableau fort édifiant ! A la place des grands seigneurs d'autrefois, contre lesquels la comédie de quatre-vingt quinze a tant crié, c'était des